

## 1. Le Quai du Ginkgo

Il est encore des coins de Shanghai que l'on dirait surgis d'une autre Chine, ne ressemblant ni à l'ancienne, ni à la nouvelle. De petits mondes parallèles que les citoyens et les visiteurs contournent sans en soupçonner l'existence. Le Quai du Ginkgo, non loin de la rue du Tibet, est de ceux-là. À moins d'y être né, on n'y accède que par accident, puis on le quitte avant d'avoir pris conscience de son caractère insolite. Et si on veut y retourner, il est déjà trop tard. Le chemin s'est effacé derrière nous, et l'endroit semble n'avoir jamais existé.

C'est pourtant au Quai du Ginkgo que j'ai abouti ce matin. Me voici installé au milieu d'une cour, ouverte sur une voie d'eau et invisible depuis la rue. Au pied de la terrasse, on peut voir défiler quelques péniches paresseuses rejetées par le canal de Suzhou, qui relie le centre-ville de Shanghai au fleuve Yangze. Certains bateliers eux-mêmes ignorent tout de ce pâté de maisons anciennes, avec ses toits de tuiles vertes envahies par l'herbe folle, car il n'est pour eux qu'un simple décor en mouvement.

Aujourd'hui, mes pas distraits m'ont donc conduit jusqu'au Quai du Ginkgo, pour la première fois, et si je m'y suis attardé, c'est que j'y ai fait une rencontre inattendue. Je viens en effet d'y retrouver, par le plus grand des hasards, une

personne qui a bouleversé mon existence, il y a quelques années de cela, à tel point que je me demande parfois si l'homme que j'étais autrefois n'est pas carrément un autre que moi.

Pour mieux expliquer le caractère extraordinaire de cette rencontre, je dois d'abord faire un aveu qui peut sembler trivial : j'ai toujours aimé courir après les jolies filles. Malheureusement, pendant des années, je ne fus moi-même poursuivi que par des femmes que je jugeais quelconques. J'obtenais bien quelques beaux succès par-ci par-là, malgré tout. Heureusement. Ça pourrait même paraître impressionnant si on en faisait le bilan. Mais qu'est-ce qu'un bilan? Une petite liste de rien du tout, quelques petites étoiles filantes dans un ciel désespérément vide. Bref, je possédais un excellent C.V. tout en menant une vie médiocre, et il devait sans doute en être ainsi jusqu'à ma mort.

C'est alors que soudain, comme j'approchais la quarantaine, tout a changé. J'ai fait la connaissance d'une gracieuse Chinoise prénommée Meīdǎi et, contre toute attente, je suis devenu une sorte de séducteur. Ou plutôt est-ce l'inverse. Je me suis métamorphosé en séducteur, du jour au lendemain, sans même le savoir ni le mériter, et peu après je rencontrais Meīdǎi, qui finit par tomber follement amoureuse de moi.

C'était il y a cinq ans, à l'École normale de Yangzhou, au milieu des années 1990, à une époque où la Chine n'était

encore que l'envers du monde. Une Chine alors humble et fraternelle, hésitante, remplie d'espoir, le reflet d'un autre possible. Une Chine en pleine transformation, doutant toujours de sa réussite.

Cinq ans déjà. Et voilà que je retrouve Meïdai, sur le Quai du Ginkgo.

Nous sommes attablés, elle et moi, dans une buvette, à quelques pas du canal de Suzhou. La première brise de printemps s'insinue à travers son col et ses manches. Meïdai m'a laissé commander deux apéritifs, mais la coquine ne touche pas à son verre. Moi, je me sens un peu gris. Une chansonnette à la mode nous parvient depuis l'arrière-boutique. Je retrouve une impression déjà vécue, et depuis longtemps oubliée, un état de grâce, la révélation soudaine du bonheur parfait.

— Serais-tu capable d'exécuter une mission audacieuse pour moi? me lance-t-elle de but en blanc.

Je m'attendais à quelques platitudes, des phrases toutes faites où il est question des chemins de la vie qui se croisent et se décroisent. Mais non, elle m'arrive avec une proposition explosive. Car, dans son langage, il s'agit manifestement de commettre un acte illicite. Cueillir la pomme pour l'offrir à une aussi jolie femme? Voler pour Meïdai? Pourquoi pas? Ma passion pour elle se rallume instantanément. Un coup de foudre à retardement...

## 2. L'envers du monde

Ma première rencontre avec Meidaï date donc de cinq ans, lorsque je résidais à l'École normale de Yangzhou, dans l'est de la Chine. Je cherchais alors un endroit où poser mes pénates, si possible à l'autre bout du monde. Parmi les quelques villes qui s'offraient à moi, j'avais choisi celle que Marco Polo disait avoir gouvernée, au nom du Grand Khan. Étant moi-même un peu Italien, par ma grand-mère, et italophone, par une de ces passions inexplicables de l'adolescence, je me sentais, d'avance, en terrain familier dans cette « Yangiu » du cousin Marco. Je croyais pouvoir y tuer le temps et l'ennui plus facilement que dans mon petit chez moi. Ma situation était alors la plus navrante qui soit pour un homme moderne : j'étais devenu un « raté », du moins aux yeux des autres, ce qui compte avant tout. Avant de me transformer en soi-disant séducteur, je dois l'avouer, je n'étais qu'un banal économiste, un terne banlieusard, un « néocélibataire », un type qui n'intéresse plus personne, une grenouille au fond du puits, avec un petit cercle de ciel pour tout horizon.

Pour simplifier mon installation et mon séjour en Chine, j'eus l'heureuse idée de m'inscrire à l'université, me disant que tout le reste viendrait avec : logement, activités, camarades, et même une place officielle dans la société. Je fus accueilli, à mon arrivée, avec tous les égards accordés là-bas à un homme

de métier et d'expérience. Dans mon pays d'Amérique, l'individu est esclave de sa liberté, qui le condamne à réussir sa vie : j'avais raté la mienne et je n'étais plus rien. Mais en Chine, on me percevait d'emblée comme un membre à part entière de la communauté, avec les servitudes et les privilèges rattachés à ma condition. Pour exister aux yeux d'autrui, je n'avais plus rien à prouver, il me suffisait désormais de tenir mon rang et de faire preuve d'un peu d'esprit.

L'École normale m'avait cédé un modeste appartement situé au fond du campus, au second étage d'une petite villa. Pour me rendre chez moi, je devais traverser le quartier des professeurs retraités. On y croisait le plus souvent de vieux lettrés convertis au jardinage. Les uns taillaient les rosiers, les autres préféraient cultiver les poireaux. Après la sieste, deux anciens spécialistes de la poésie des Tang s'installaient inmanquablement à la table de pierre d'un jardin, pour jouer aux échecs, à l'ombre d'un grenadier. Si l'averse se mettait à menacer en plein milieu d'une partie, ils n'hésitaient pas à se faire apporter un parapluie, sans même daigner lever le nez vers le ciel. Les habitants de certaines allées demeuraient parfois invisibles, mais des gammes de piano ou des conversations feutrées, échappées des fenêtres entrouvertes, trahissaient leur présence. Toutes ces scènes familières m'aidaient à m'orienter dans le dédale de ce petit quartier — probablement rasé aujourd'hui, pour faire place à la Chine nouvelle — et à retrouver la route de mon humble logis.

Mais on ne rencontrait pas que des vieillards vénérables dans ce souriant coin de Chine. Dès que l'on quittait l'enceinte du campus, on risquait aussi de tomber sur de jolies femmes, chose de la plus haute importance pour un cœur solitaire tel que moi. La porte orientale donnait sur un des nombreux canaux de Yangzhou, qu'il suffisait de longer sur quelques centaines de mètres, à l'ombre de la muraille de l'université, pour se retrouver au milieu d'une esplanade animée à toute heure du jour : la place du Petit Lac de l'Ouest.

Un pont en dos-d'âne, vieux de plusieurs siècles, enjambait le canal pour relier cette place aux districts du centre-ville. Je ne me souviens pas avoir traversé une seule fois ce pont, dit de l'Arc-en-ciel, sans y croiser une jolie femme. Même si je n'en avais aucun mérite, cela ne manquait pas de me consoler de ma triste situation.

Mais revenons à Meīdāi. Je n'ai pas eu besoin de me rendre jusqu'au pont en dos-d'âne pour faire sa connaissance, car c'est elle qui est venue à moi, par un de ces nombreux tours que le destin se met soudain à nous jouer quand on l'a suffisamment chatouillé.

De fil en aiguille, un certain nombre de personnes sympathiques, dispersées à travers la ville, avaient eu vent de mon séjour à l'École normale. J'étais un homme, diplômé, célibataire, et dans la force de l'âge. Conditions idéales pour susciter l'intérêt des dames, mais non suffisantes.

Heureusement, j'étais aussi le seul « étudiant » étranger de Yangzhou : la loi de la rareté voulait qu'on cherche à me connaître.

C'est pourquoi, une semaine à peine après mon arrivée, une animatrice de radio, qui avait réussi à se procurer mes coordonnées, me lâcha un coup de fil.

— Monsieur Bái Lìdé, je présente une émission tous les dimanches, et j'aimerais vous rencontrer pour vous poser quelques questions.

Je dois préciser que mon nom véritable, Renaud, étant imprononçable pour les Chinois, ceux-ci l'avaient transformé en *Lìdé*, et m'avaient attribué le patronyme de *Bái*. Officiellement, cela n'est qu'une mystérieuse adaptation phonétique, dont les Chinois ont le secret, et qui pourrait se traduire en français par « Honoré Leblanc ». Mais, en prenant les caractères au sens figuré, on peut aussi l'interpréter comme « vertueux en vain ».

J'avais tout de suite consenti à la proposition de la journaliste, mais je restais méfiant. Je craignais qu'elle ne finisse par me traîner à son studio. J'aurais alors été forcé à faire le guignol en ondes, en m'exprimant dans un mandarin déficient qui m'aurait fait mourir de honte tout en amusant le public. Pour gagner du temps, je lui avais donc suggéré de me donner un second coup de fil, à un moment convenu entre nous, avant de se présenter chez moi.

Quand le jour fatidique arriva, j'avais déjà pris le parti de ne pas répondre au téléphone et de me faire sournoisement oublier. Mais, lorsque la sonnerie retentit, je ne pus m'empêcher de décrocher immédiatement. Scrupule? Instinct? Je venais, sans le savoir, de déclencher le processus qui devait me transformer en séducteur.

— Je serai chez vous dans une heure, Monsieur Bái Lìdé. Si ça ne vous dérange pas, j'amènerai quelques amis.

« Quelques amis? Pourquoi pas, me dis-je, mais aurai-je assez de place pour tout le monde? »

Mon petit appartement était composé d'une chambre et d'un salon. Je fis le décompte des sièges : un sofa, un fauteuil, la chaise de mon bureau et celle récupérée dans ma chambre, dont je fermai la porte. Pour plus de sûreté, je courus emprunter une chaise supplémentaire chez mon voisin de palier, un tout jeune professeur australien, un petit rouquin sous-payé qui enseignait l'anglais dans les annexes de l'École normale, au fin fond des faubourgs.

— Attention, m'avertit le voisin affable, cette chaise se dégingue à tout bout de champ. J'ai demandé plusieurs fois au petit Wang de la recoller, mais il n'a jamais trouvé le temps de monter ici.

Le petit Wang, homme à tout faire de notre cour, nichait en face de chez nous, dans un minuscule cabanon, avec sa femme, toute puissante, et sa fillette, dont il était fou.

Comme prévu, la demoiselle de la radio était accompagnée de plusieurs personnes : un garçon et trois jeunes filles, dont Meïdaï, que je rencontrais pour la première fois. Dans ce pays, pas de visite ni de sortie sans convier des amis ou des cousins. Cette coutume a l'avantage de mettre en relation un certain nombre d'inconnus, déjà triés, et tout le monde en profite.

Que ce soit au restaurant, au cinéma, au jardin public, en voyage, on ne se déplace pas sans sa tribu protectrice. (Bai Lide)

Mon étroit salon était plein à craquer. Meïdaï, presque invisible dans son coin, avait hérité du dernier siège : la chaise branlante que le petit Wang avait promis en maintes occasions de réparer. De temps en temps, je voyais le visage délicat de la pauvre fille pointer le bout de son nez, entre deux têtes anonymes. Meïdaï n'avait pas soufflé mot, mais je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter à son sujet, m'attendant à ce que sa chaise s'écroule à l'improviste.

Mes visiteuses écoutaient religieusement les paroles qui sortaient de ma bouche, banalités ou mots d'esprit, comme si chacune de mes réparties contenait une révélation divine ou était matière à examen. Puis la journaliste se mit à expliquer le

déroulement de l'émission. À mon tour de lui prêter l'oreille. Je la laissai discourir sans répliquer, aussi déballa-t-elle tout un chapelet d'arguments :

— Votre présence est très importante, Monsieur Bái Lidé, vous serez une véritable vedette. C'est rare de recevoir un type aussi intéressant que vous. Vous venez du bout du monde, vous parlez assez bien le chinois. Vous pourriez même chanter une chanson. Et en plus, il est beau garçon, n'est-ce pas les filles!

Toutes se cachèrent la bouche avec leur main, pour masquer leur gêne en pouffant de rire, toutes sauf Meīdāi qui m'examina avec sérieux. « Et si c'était vrai? » me demandai-je pour la première fois de ma vie.

La journaliste sentait, en bonne professionnelle de la communication, que j'allais bientôt céder à ses prières. Mais je redoutais encore d'avoir l'air ridicule dans cette émission, surtout si je chantais.

— Je veux bien accepter votre invitation, soupirai-je enfin, mais à une condition...

— Dites toujours, convint la journaliste, je suis sûre que nous pourrons vous contenter.

Je me tournai vers Meīdāi, sans même réfléchir.

— Je veux que cette demoiselle interprète la chanson. Moi, je l'accompagnerai à la guitare.

Je fus étonné de mes propres paroles, comme si elles étaient sorties de ma bouche malgré moi.

— Mais bien sûr! Il n'y a pas de problème! N'est-ce pas Meïdaï, tu es d'accord?

Meïdaï, « Ère de beauté », il faut retenir ce prénom me disais-je en tentant vainement de dessiner les caractères correspondants dans ma tête, tandis que l'intéressée souriait enfin, tout en surveillant sa chaise bancale.

— Je ne chante pas très bien, protesta-t-elle, mais si vous insistez.

Une voix cristalline, légère, douce, chaude, jusqu'ici inconnue. Dire que ce jour-là, je ne m'aperçus même pas à quel point cette jeune femme était belle! Un nouveau visage est comme une mélodie nouvelle : il faut s'y être bien accoutumé pour oublier les ressemblances qu'il évoque de prime abord avant d'en saisir toute l'originalité.

Les négociations ayant abouti à son entière satisfaction, la journaliste ne tarda pas à prendre congé. Meïdaï se leva prudemment, mais sa chaise, déséquilibrée, en profita pour basculer et se disloquer avec fracas sur le plancher, pendant que les autres demoiselles s'engageaient déjà dans l'escalier. Sans ce contretemps, je n'aurais pas pensé à me précipiter au-devant de Meïdaï pour la convier à des répétitions. Elle n'y avait pas songé, mais, bien sûr, ça allait de soi. Elle m'accorda

un premier rendez-vous, quelques jours avant l'émission, et promet de me faire apporter une guitare par un copain... Un rendez-vous? Chic! Un copain? Bigre! J'étais déjà un peu jaloux.

## 中国妇女

Au lendemain de l'incident de la chaise cassée qui m'a permis de faire la connaissance de Meīdāi, une première répétition à quatre se tient dans mon appartement. Meīdāi chantera *La mer immense*; la voisine japonaise du dessous récitera *L'ode des quatre saisons*. Le camarade d'amphi de Meīdāi se contente d'apporter une guitare empruntée, avec laquelle j'accompagnerai ces jeunes dames le soir du spectacle. Un peu trop sympathique et beau gosse, ce garçon, j'aurais beaucoup de peine s'il s'avérait être le petit copain de Meīdāi. D'ailleurs, comment pourrais-je en avoir le cœur net? Pas facile, dans ce pays où les simples amis n'hésitent pas à se montrer familiers, tandis que les amants gardent souvent leurs distances. Mais je suis fraîchement diplômé ès séduction, n'est-ce pas, aussi fais-je confiance à mon instinct, et la réponse à mes appréhensions arrivera en temps et lieu.

J'ai prié Meīdāi de revenir toute seule chez moi, sous prétexte de lui faire travailler sa partition. Deux jours plus tard,

elle est donc assise de nouveau à mon bureau, devant la fenêtre qui donne vers le Petit Lac de l'Ouest. C'est notre troisième rencontre. Elle chante en fermant les yeux et je tombe amoureux d'elle à cet instant même.

Quand tu chantes,  
Tes yeux restent clos et je t'observe en cachette.  
Quand nous lisons ensemble,  
Ta joue sans le savoir vient frôler mes lèvres.  
Légère et fraîche comme le pétale du camélia montagnard,  
Tu te laisses distraire par le chant de l'oiseau bougou.

Par malheur, des amies à moi viennent bientôt frapper à ma porte. Chacune se déniche une place. On trouve un sujet de conversation convenable pour tous. Mon destin amoureux ne tient alors qu'à un fil. Je ne peux congédier les intruses, d'autant plus que l'une d'elle m'a rapporté un petit livre d'histoires anciennes de sa ville natale de Xuzhou, en guise de cadeau. Enfin, un quart d'heure plus tard, on entend, sur le palier, le fracas d'une lourde clé qui rebondit sur le plancher. Quelques jurons australiens, prononcés à mi-voix, confirment que mon voisin, l'immigré Dobson, est de retour dans ses pénates. Naturellement, nous allons tous le saluer dans son appartement, pour quelques minutes. Voici un prétexte tombé du Ciel : puisqu'il nous faut finir de répéter notre morceau, je

m'excuse auprès de la petite assemblée et je repars m'isoler quelque temps avec Meïdai.

Celle-ci m'a suivi sans hésitation. Dans ce coin de terre, on ne se méfie pas des autres, ou encore on a pleinement confiance en soi, ce qui revient au même. Meïdai fredonne deux ou trois chansons, sans conviction, pour la forme. D'ailleurs, sa voix fausse un peu.

— Et maintenant, demandé-je, voulez-vous continuer à chanter ou préférez-vous que nous bavardions?

— Bavardons! s'exclame-t-elle avec assurance.

C'est ainsi qu'en échangeant quelques confidences, nous décidons de devenir des amis. Je connais son âge, je sais d'où elle vient, elle me confie où elle va. Étant donné que mon niveau de chinois était assez limité à l'époque, je ne lui pose que les questions les plus simples, mais en même temps les plus utiles.

— Avez-vous des frères et sœurs?

— J'ai un grand frère de trente ans, il est marié.

— Et vous, avez-vous l'intention de vous marier bientôt?... Avez-vous un copain?

Elle éclate de rire.

— Bien sûr que non.

Et voilà! Pas difficile de se renseigner quand on est inspiré, n'est-ce pas? Le beau gosse à la guitare n'est pas son petit copain et rien n'empêche Meïdaï d'envisager une relation avec moi.

Dès que ma charmante a disparu, au détour de l'escalier, je commence à m'ennuyer d'elle. Jusqu'ici, tout s'est passé sans préméditation de ma part. Alors, pour la première fois, j'essaie de faire le point. Je la croyais quelconque, je la trouve jolie; je la pensais naïve, je la sens subtile.

Meïdaï me trotte dans la tête le reste de la semaine, mais, malheureusement, j'ignore totalement comment la rejoindre, que ce soit de façon directe ou indirecte. Sot que je suis! Cette imprudence de ma part peut cependant se transformer en atout, si le destin veut bien me donner un coup de pouce. Et c'est ce qui se passe.

Arrive le dimanche, jour de notre prestation radiophonique à la faculté de Taxation. Le camarade qui a déniché la guitare me téléphone pour me transmettre les directives concernant la soirée. Voilà enfin ma chance de rejoindre Meïdaï : je la réclame pour une dernière répétition. Le copain pourra-t-il la contacter? Meïdaï sera-t-elle libre? Consentira-t-elle à me revoir? Serai-je chez moi au moment où elle cherchera à m'atteindre? L'amour, c'est un peu une loterie, il faut parfois accepter de s'en remettre au hasard. On aime d'ailleurs à croire que sa vie est faite de hasards extraordinaires, même si on

trouve le temps long entre deux miracles. Mais il s'agit là d'un simple principe statistique, qui stipule que tout ce qui est improbable se transforme en certitude une fois qu'il s'est produit. Et l'amour a beau être un art, il n'échappe pas aux lois de la science.

Comme l'oiseau farouche, tu t'envoles  
Au moment où je te crois apprivoisée.  
Mais tu reviens à l'improviste  
Pour me dévoiler une autre facette de ta beauté.  
Comment désormais pourrais-je vivre sans toi?

En fin d'après-midi, la sonnerie du téléphone retentit. Meïdaï s'annonce, Meïdaï arrive. Elle porte son costume de scène, une robe de laine à bretelles, assez chic, mais un peu épaisse et lourde pour la saison. Cette démonstration, innocente, de sa coquetterie accroît encore notre complicité.

Au cours de la répétition, incident fâcheux, un bouton de sa robe se détache et la bretelle se décroche de son épaule. Nous voilà en train de chercher le bouton rebelle sur le plancher : Meïdaï, penchée en avant, et moi, bientôt à quatre pattes, car le petit objet reste obstinément caché. Elle trouve la scène plus comique que tragique, et s'amuse à me voir fouiller sous le bureau et derrière le divan. Il me semble que la chute n'a provoqué aucun bruit, c'est d'ailleurs pourquoi nous ne

savons pas dans quelle direction mener notre exploration. Cela prouve que le bouton n'a pas touché le sol. Je demande à Meïdaï de vérifier dans son corsage et, en effet, le bouton est resté coincé dans un pli de sa robe. Je sens, dans son regard scrutateur, qu'elle est en train de formuler un premier jugement, favorable, sur ma personne. « Ce type n'est pas bête, se dit-elle en me dévisageant, c'est là une qualité indéniable pour un homme ».

Mais ce n'est pas tout de retrouver le bouton. Je file dans ma chambre pour chercher la minuscule trousse de couture offerte quelques jours plus tôt par une hôtesse de l'air, sur mon premier vol transpacifique — à l'époque, les avions chinois étaient encore communistes et les compagnies aériennes pleines de modestes prévenances, considérées aujourd'hui comme surannées. Devant les circonstances, il vaut mieux que je recouse le bouton sur place. Bel ouvrage. Meïdaï observe, en souriant, l'aiguille qui va et vient entre mes doigts, au creux de son épaule. Je n'ai pas de ciseaux évidemment, les hôtesse de l'air n'en fournissent pas : pour finir, je dois m'incliner contre la poitrine de Meïdaï et je sectionne le fil avec mes dents. Elle trouve cela plus drôle que gênant. J'ai encore marqué des points.

Je dois beaucoup à ce bouton mal cousu. Il a grandement contribué à changer ma vie.

Le soir, nous filons tous à bicyclette vers la faculté de Taxation. On m'a prêté un vélo — sans freins, comme il se doit dans cette ville encore étrange pour moi. Meīdāi est assise en amazone sur le porte-bagages du garçon à la guitare. Je les escorte de près, je colle à leur roue, pour admirer Meīdāi et aussi pour ne pas perdre le convoi dans la cohue, car j'ignore notre destination exacte. Parfois, une grande flaque d'eau ou un pavé anguleux m'obligent à faire un détour imprévu, dans la rue mal éclairée, mais je réussis toujours à me raccrocher à la procession. D'ailleurs, Meīdāi me surveille et m'envoie quelques signes tout en maintenant son équilibre précaire. Malicieuse, elle alterne encouragements et moqueries.

Nous sommes reçus comme des vedettes à la faculté de Taxation. Le spectacle est diffusé en direct à la radio. J'ai préparé un petit discours banal, car le public est plus intéressé par mon accent et par ma bouille que par ce que j'ai à dire. Meīdāi reste assise à ma gauche et, de temps en temps, elle se penche tout contre moi pour me confier quelques commentaires. Je croyais l'avoir perdue et je la retrouve, plus douce que jamais. Bel oiseau que je vais peut-être apprivoiser... et qui finira sûrement par s'envoler.

中国妇女

Au fil des quelques répétitions qui précédèrent cette émission, j'eus amplement le temps de m'éprendre d'elle, et de ses yeux en amande pleins d'étincelles, quand sa moue rêveuse se transformait en sourire narquois. C'était une femme à la fois timide et audacieuse. Elle était de ces Chinoises qui semblent hésitantes, mais savent exactement ce qu'elles attendent de la vie.

Au début, son attitude me décontenançait. Je n'arrivais pas à déterminer si elle concevait à mon égard de l'intérêt ou de l'indifférence. Si je la priais de sortir bavarder ou flâner avec moi, elle acceptait sans hésitation. Puis, quand venait l'heure, elle me quittait sans le moindre regret. Dans les lieux publics, elle s'asseyait à une distance respectable, mais, s'il lui fallait me chuchoter discrètement quelque remarque, elle n'hésitait pas à coller ses lèvres tout près de mon oreille. Si elle m'écoutait généralement avec docilité, elle me clouait parfois le bec avec des arguments sans réplique.

Mais, pendant que je tombais amoureux d'elle, mon séjour tirait à sa fin. Il me fallait retourner dans la grisaille pour reprendre mon métier d'économiste. J'usai de tous les prétextes pour multiplier nos rencontres. Je redoublai de galanterie. Enfin, elle commença à s'interroger sur ses propres sentiments. Je pus alors lui déclarer officiellement ma flamme, jouant le tout pour le tout dans cette course contre la montre. Le soir de ma confession, ayant compris que le temps nous était compté,

elle m'invitait au restaurant : elle avait décidé de m'adopter comme amant, et de patienter jusqu'à mon retour. Jamais, dans ma vie antérieure, aurais-je cru pouvoir séduire une femme de sa classe et encore moins susciter son amour.

Ce soir-là, elle m'accorda son premier baiser. Mais le jour des adieux arriva si vite que je dus me contenter de l'étreindre et l'embrasser, sans qu'elle puisse se donner à moi.